

Dortché - 1999

En feuilletant le magazine National Geographic, je lis un article sur le site naturel de Jiuzhaigou, entouré de neuf villages tibétains, non loin du territoire des pandas, au cœur du Sichouan, en Chine.

A l'usine de Méaulte, on sous-traite la réalisation de portes passagers d'Airbus, dans une usine récente de Chengdu, chef-lieu de la province du Sichouan.

Toutes les conditions sont alors réunies pour demander à ma collègue Sylvie, la correspondante Airbus en Chine, de m'aider à organiser un voyage à Jiuzhaigou, avec mon fils Guillaume, courant juin.

Pour filmer notre aventure, je décide de me mettre à la mode du numérique en achetant une caméra Canon XL1. Plus besoin d'aller monter mes films dans le labo Airbus. Je travaillerai tranquillement à la maison, avec un logiciel installé sur un PC exclusivement dédié au montage vidéo. La Canon HI8 ira rejoindre la Beaulieu Super 8 dans le petit musée que j'ai installé dans l'ancienne chambre de Caro, sous les combles.

A notre arrivée à l'aéroport de Chengdu, on est accueilli par Kwan, maigrelet, le visage creusé, chargé de la logistique et des formalités administratives, accompagné par Li, le chauffeur de notre 4X4 Mitsubishi flambant neuf.

Sylvie a fait preuve d'une grande efficacité et surtout d'une bonne persuasion pour que nous soyons traités comme des rois, pour un coût minime qui défit toute concurrence avec n'importe quelle agence de voyages.

Après une nuit réparatrice dans un bon hôtel, nous prenons la route pour Jiuzhaigou. Un troisième personnage, Liu, nous accompagne. Il est très jeune, sportif, une bonne bouille d'homme déterminé, sûr de lui. Il occupe officiellement la fonction de guide, mais je pense qu'il s'est fait inviter pour profiter de l'occasion d'aller photographier une région de Chine qu'il ne connaît pas. Car il est photographe et l'un des meilleurs du pays. Il a eu l'honneur de prendre des clichés de paysages, de monuments et autres sujets qui mettent en valeur les richesses culturelles de la Chine sur les immenses panneaux publicitaires disséminés dans les grandes villes. Le contact est immédiat avec Liu, bien qu'il ne parle que chinois. Seul Kwan parle anglais. On discute rapidement sur notre passion commune de photographe. On est tellement

connecté qu'on finit par échanger dans deux langues différentes sans se rendre compte de la présence de Kwan qui assure pourtant les traductions.

Avec Guillaume, on remarque une bouteille remplie d'un liquide jaune foncé à côté du chauffeur. Il en boit régulièrement une petite gorgée. Kwan nous dit que c'est son urine, et que cette pratique bienfaitrice est très répandue en Chine.

La voiture longe une puissante rivière sur une route sinueuse défoncée de nids de poule et souvent obstruée par des éboulis. Il faut alors rester zen, patient...et vigilant, car la circulation est surprenante. Le code de la route est soit inexistant, soit largement bafoué. On n'ose pas le faire remarquer à nos hôtes, mais je ne peux m'empêcher de filmer les flagrants délits de dépassements en troisième position ou en plein virage !

On s'arrête déjeuner dans une taverne isolée. La patronne va chercher des poissons dans un grand vivarium. Je lui demande la permission de filmer son travail de cuisinière. Un grand sourire conclut son accord. Elle assomme les poissons puis les hache fin-menu avec une rare dextérité avant de les jeter dans un chaudron d'eau bouillante. Elle ajoute toutes sortes d'herbes et épices et touille cette soupe pendant un bon quart d'heure. Il n'y a plus qu'à manger, ou plutôt boire ce bouillon pas trop épicé, accompagné d'une bolée de riz. Comme dans tous les restaurants que nous avons fréquentés au Sichuan, nous apprécions la diététique de leurs plats et ne sommes jamais importuné par des odeurs de cuisine. On arrive sain et sauf dans le village pittoresque de Jiuzhaigou, constellé de pagodes aux couleurs vives dominées par le rouge. Nous logeons dans l'une d'elles.

Au petit matin, nous sommes les seuls visiteurs sur le site naturel de Jiuzhaigou. Le spectacle est enchanteur, stupéfiant de calme et de beauté. Les brumes s'effilochent au-dessus des lacs émeraude dans une vallée peu encaissée, faiblement boisée, truffée de torrents et cascades. On s'attend à voir apparaître des elfes ou autres personnages de légende. Le fond des lacs est jonché de troncs d'arbres pétrifiés avec le temps. La pureté exceptionnelle des eaux permet d'en distinguer le moindre détail à trente mètres de profondeur. Nous restons deux jours à Jiuzhaigou pour profiter pleinement de cet écrin de verdure. Liu réalise de nombreux clichés avec un appareil haut de gamme à plaques et soufflet, sur pied. Chaque photo nécessite une longue préparation selon un rituel bien rôdé. C'est déjà tout un spectacle, que d'observer la minutie et le regard de l'artiste.

Je pensais tourner un documentaire sur la vie des habitants dans un des villages tibétains de cette région somptueuse, mais le sujet ne me paraît pas

assez pertinent. Liu, très observateur, commence à me connaître, et dit qu'il pense savoir ce qui va m'intéresser. Il me propose alors une immersion à la limite orientale de l'ancien royaume du Tibet, là où se sont réfugiés la plupart des dissidents au régime dictatorial de la Chine. Kwan, doté d'un caractère de fonctionnaire timoré, n'est pas très favorable à cette idée, par crainte de fâcheuses rencontres. Liu parvient à le convaincre. On essaiera de vivre quatre jours avec une famille de nomades éleveurs de yacks. Guillaume et moi sommes impatients de les rencontrer, pour vivre ce « voyage en terre inconnue ».

Avant notre long périple vers le nord, on passe devant le grand stupa du village. Un homme en fait le tour pour la pratique de sa religion bouddhique, et Guillaume se réjouit de le rejoindre pour l'accompagner dans sa prière.

Le 4x4 roule sur des routes peu fréquentées et souvent boueuses de hautes montagnes, pour atteindre un col à plus de quatre mille mètres d'altitude. On descend de voiture pour admirer le paysage. Quelques flocons de neige virevoltent sous l'effet d'un vent glacial. Une vaste steppe d'Asie centrale s'étire à l'infini, sillonnée, au loin, par les premiers méandres du Fleuve Jaune. Puis c'est la longue descente vers les pâturages verdoyants des haut-plateaux tibétains. On croise quelques cavaliers très accueillants. Liu se renseigne et dénêche une « bonne adresse » : l'hôtel de la petite ville de Hongyuan sera notre camp de base. La chambre n'a pas dû être occupée, ni chauffée, ni nettoyée depuis des lustres. Les murs sont encrassés, d'énormes toiles d'araignées camouflent partiellement des radiateurs éteints, les matelas et draps ressuient d'humidité... sans parler des câbles électriques souvent dénudés qui tapissent les murs de la salle de bain. On va donc passer quatre jours à dormir tout habillé et à ne se laver que le bout du nez !

On quitte la froideur de l'hôtel sordide après un petit déjeuner thé – bol de riz plutôt consistant. La piste nous conduit vers le campement d'une tente noire, qu'on appelle « ba ». Liu, qui parle tibétain, va demander aux propriétaires s'ils acceptent de nous recevoir, mais revient vite bredouille. On repart tenter notre chance dix kilomètres plus loin. Deux bas sont installées au milieu d'un troupeau de yacks. Liu pénètre sous l'une d'elles. Il se fait attendre, la négociation semble favorable. Pendant ce temps, une petite fille cheveux mi-courts et bouclés vient à notre rencontre, en pataugeant dans la boue du chemin avec des bottes trop grandes pour elle. Elle nous dit quelques mots. Ni Li, le chauffeur, ni Kwan ne comprennent la langue. Elle nous scrute d'un air malicieux, pas farouche et apparemment soucieuse d'établir le contact. Liu nous

appelle et nous présente Zétsou, la grand-mère de Dortché, la petite fille qui meure d'envie de nous connaître, et Penzou, son papa. Puis arrivent Tsia, le grand-père, qui nous parle de son passé, quand il parcourait les grands espaces à la recherche de nouveaux pâturages. La transhumance représentait un défi toujours éprouvant et souvent périlleux à travers monts et rivières. Mais maintenant, la famille de Dortché n'a plus à s'inquiéter de la surveillance du bétail ni à redouter les déménagements incessants. Grâce aux bénéfices que lui ont procurés ses élevages, Tsia a pu acheter un terrain assez fertile pour nourrir en permanence son troupeau, et assez grand pour y chevaucher et y installer sa famille de façon durable, tout en conservant leur mode de vie de pasteurs nomades.

Dortché et ses parents habitent la seconde tente. Ses grands-parents partagent la leur avec leur autre fils, Cambo, au visage juvénile et souriant, et leur fille Nyma, toujours célibataire, mais maman de Kowa, la petite dernière d'à peine deux mois.

Hazbou, la maman de Dortché, nous rejoint. Elle vient de renvoyer les yacks aux pâturages.

Zétsou, la grand-mère, remplit les jerricans de lait, pour la vente. Elle réserve quelques gouttes pour l'écuelle commune du chien Poopy et du chat, plutôt complices qu'ennemis. C'est elle qui a fait la toile de tente, à partir de laine de yack qu'elle a tissée en bandelettes de trente centimètres puis cousues entre elles. La trame est assez lâche pour filtrer la lumière du soleil et éclairer l'intérieur, mais pas suffisamment afin d'empêcher les infiltrations d'eau de pluie ou la neige.

Hazbou installe une grande bâche dehors, sur l'herbe. Elle y dépose une bonne provision d'orge, que la famille s'est procuré auprès des agriculteurs, en la troquant contre du lait ou de la viande. Tout le monde s'assied pour broyer les grains et les pétrir jusqu'à former une pâte farineuse. Dortché se contente d'en chiper pour la déguster comme une pâtisserie. Au loin, le bruit de pas de chevaux attire notre attention. Deux cavaliers arrivent et se joignent à nous. Ce sont des voisins éloignés, de passage. On prend alors le temps d'échanger les dernières nouvelles de la région. C'est un peu...le courrier du matin. Puis arrive Houaboulail, le cousin de Dortché, environ dix ans, fièrement campé sur un yack. Dortché, huit ans, court alors vers un cheval, qu'elle a appris à maîtriser

depuis ses premiers pas. Sa mère l'aide à grimper puis elle file chevaucher avec son cousin, tous deux joyeux, libres et insouciant.

Pendant que les hommes vont flâner, les femmes s'activent pour récupérer les bouses de yacks qui constituent le seul combustible sur les hauts plateaux dépourvus de bois. Une fois séchée, on les met à l'abri sous la tente. Puis sans relâche, Zétsou va faire du beurre. Elle laisse cailler le lait jusqu'à obtenir de grosses mottes qu'il faut régulièrement barater. Houaboulail vient l'aider, mais c'est plus pour nous impressionner ; il prend ça comme un jeu. Le beurre est ensuite stocké et ne sera pas consommé avant d'être devenu rance et jaune.

Après ces activités, tout le monde se réunit autour du poêle qui trône au milieu de la tente. Il sert d'abord à se réchauffer toute l'année, car même en été, à cette altitude de trois mille mètres, on frôle le zéro degré. En second lieu, il maintient le thé à la bonne température, toujours prêt à l'emploi. Car ici, on ne mange pas à heures fixes mais quand on a faim, et ce qu'on appelle le thé est en fait la tsampa. En dehors de la viande de yack et de quelques végétaux comme l'oignon sauvage ou les orties, la tsampa est la seule nourriture, mélange de farine d'orge, de beurre rance et de thé que l'on verse en dernier.

J'observe le visage de montagnard de Tsia, buriné par les rigueurs du climat. Par petites gorgées, il boit le thé bouillant qui s'imprègne peu à peu du parfum des autres ingrédients. Il échange quelques mots avec son épouse, la fixant longuement du regard. Elle sourit, parfaitement connectée. Puis ils malaxent les composants solides jusqu'à obtenir une pâte consistante et très nutritive. Cambo, le fils cadet, nous propose de goûter. Malgré une légère réticence dissimulée, on se laisse tenter. Guillaume teste en premier. A sa mine, Cambo ajoute un peu de sucre au mélange pour l'adoucir. Ça devient acceptable, et nous rappelle, de loin, le goût d'une pâte à gâteau de Savoie.

Cambo nous invite à un moment de détente sous la tente de son frère, qu'il considère plus moderne. Celle de ses parents est très fonctionnelle, mais elle est trop austère à son goût : pas d'électricité, comme ici, générée par un panneau solaire, ni de radio. Et puis elle n'est pas décorée. Comme ses parents sont croyants, il dit qu'ils auraient pu, eux aussi, encadrer une photo religieuse et accrocher un drapeau à prières, comme on peut en voir par milliers, suspendus en guirlandes tout le long du torrent, au pied du village voisin, à côté du monastère.

Le lendemain, on longe le petit cours d'eau pour accéder au monastère. On croise deux fidèles qui accomplissent leurs dévotions en se prosternant tous les

cinq mètres sur le sentier que nous empruntons. On entre par l'interminable mur d'enceinte du village qui renferme une longue galerie. Une femme seule, couverte d'une vieille tunique usagée, récite ses mantras, en faisant tourner un à un les innombrables moulins à prières alignés dans le mur, comme on devait le faire quatorze siècles plus tôt, ici même. La religion lamaïste, avec la langue et l'écriture tibétaine, constituent les éléments de base d'une des civilisations qui a le plus duré.

On rencontre de jeunes moines en séminaire. Ils viennent régulièrement recevoir les enseignements bouddhiques. Ils ont installé un camp très sommaire au bord de la rivière. Certains se lavent les dents dans le cours d'eau, d'autres discutent et plaisantent. Leur mode de vie contribue à créer une ambiance joyeuse et détendue. Leurs actes sont en parfaite harmonie avec la nature et leurs pensées toujours empruntes de sagesse et de bon sens.

L'âme du Tibet, c'est aussi une façon d'être. Une des tâches quotidiennes les plus laborieuses, en fin d'après-midi, consiste à ramener les yacks pour la nuit. Nyma l'accomplit calmement, à son rythme. Elle transforme la contrainte en plaisir, la douleur en éclats de rire. Pour elle et les siens, seul l'instant présent compte. Il est vécu avec une intensité qu'aujourd'hui, nous avons perdue.

Dortché participe activement et se charge, à cheval, de rassembler quelques veaux. Sa monture exécute à la lettre ses moindres ordres, donnés de la voix ou de la sangle qu'elle claque sur la croupe. Ensuite, on assiste à un véritable spectacle de rodéo, pour attacher les yacks aux cordes de l'enclos afin qu'ils n'aillent pas se jeter dans la gueule des loups qui sévissent en altitude, et aussi pour faciliter la traite des femelles, les « dris ». Les veaux récalcitrants sont littéralement trainés sur leur arrière-train.

On ne traite pas complètement les femelles qui ont mis bas récemment pour laisser un peu de lait à leurs veaux. Nyma et Hazbou détachent alors les petits yacks qui foncent téter leur mère. Dortché se charge personnellement de son petit protégé, un nourrisson orphelin qui aura droit à son biberon de lait : une bouteille d'eau en plastique équipée d'une tétine. Mais pour l'occasion, elle enlève ses vêtements sales du jour pour enfiler une belle robe bleue satinée, en vraie femme du monde. La scène est touchante. Le petit glouton se jette sur le biberon et boit goulument pendant que Dortché appuie tendrement sa tête contre la sienne. La traite s'achève à la tombée de la nuit. Les yacks s'allongent et s'endorment dans la poussière soulevée par leurs gesticulations, sous le ciel qui rougit avant de s'éteindre.

De retour à l'hôtel, j'en profite pour confier à Guillaume, récemment converti au bouddhisme, tout mon bonheur de partager une telle expérience avec lui, ici, en territoire tibétain.

Le diner avec nos amis chinois est arrosé de saké dans des verres minuscules mais souvent remplis et vidés cul-sec au cri du toast : « Campé ! ».

On regagne le campement au moment où Zètsou aide son mari à charger les jerrycans de lait sur un yack. Penzou et Nyma le conduisent ensuite au point de vente du village.

Les activités quotidiennes se poursuivent inlassablement, mais Tsia et Zètsou s'accordent quelques instants de répit et se relaient pour profiter de leur petite fille Kowa. Ils la berce dans leurs bras, sortent se promener autour de la ba, lui parlent à voix basse, la calinent, la cajolent et s'émeuvent de la voir esquisser une risette. Plus loin dans la pâture, Dortché, Houaboulail, Cambo et Guillaume se prélassent, pendant que Liu immortalise leurs comportements et mimiques. Dortché s'amuse à les chamailler de son air charmeur. Houaboulail est fier d'apprendre le fonctionnement de l'appareil photo de Guillaume, qui se fait un plaisir de le lui expliquer par geste, sans mot. Pas besoin de parler pour se comprendre et savourer la divine compagnie de nos hôtes.

Le soir venu, Dortché se pare de sa robe bleue. Non loin d'elle, un oiseau, sorte de rouge-queue, se perche sur une clôture. Le chat s'en approche lentement pour le surprendre, sans succès. Il réitère ses tentatives ; encore raté. Poopy entre alors en jeu pour sauter sur le chat, après chaque bond raté sur l'oiseau. Blasé par ce jeu, le chat tente sa chance avec Dortché qui marche à quatre pattes dans l'herbe. Il la suit à pas feutrés, s'arrête dès qu'elle se retourne puis reprend sa chasse quand elle repart. Arrivé assez près, il bondit sur sa proie qui éclate de rire.

Espiègle et insouciant, Dortché ira à l'école, un jour, dans la vallée. Ses parents l'ont décidé. Mais après ses études, deviendra-t-elle femme du monde, en robe bleue, ou restera-t-elle pasteur ?

Face aux problèmes d'insertion, aux difficultés de trouver du travail et à leur soif de liberté, la majorité des élèves tibétains répondent qu'ils retourneront sous la tente.

Alors Dortché devra choisir, car selon un proverbe tibétain :
« Le bonheur – est un choix ».

Le film intitulé « Dortché » recevra le Grand Prix des Rencontres Régionales le 16 avril 2000, jour de mes cinquante-trois ans.